

**Scénario du film «1932— Joseph Staline. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte décrit l'année 1932 sous Staline comme un moment charnière où se croisent trois dynamiques : la liquidation d'une partie du patrimoine culturel russe, la famine organisée liée à l'industrialisation forcée, et la mise en place définitive d'une société de privilèges et de peur, soutenue par une intelligentsia "mise au pas".*

*Sur le plan culturel, 1931–1933 sont présentées comme les années de la grande braderie des trésors russes. L'État soviétique vend à l'étranger des manuscrits uniques (comme le Codex Sinaiticus à la Grande-Bretagne) et une masse de livres rares aux bibliothèques américaines. Les musées, surtout ceux de Leningrad et de ses environs (l'Ermitage, Pavlovsk, Gatchina, Tsarskoïe Selo), sont vidés systématiquement par des organismes d'État spécialisés. Des chefs-d'œuvre de Rembrandt, Giorgione, Botticelli, Raphaël, Rubens partent vers le Louvre, des musées américains et la collection de Calouste Gulbenkian. Des palais entiers sont envisagés à la vente. L'opération est moralement scandaleuse, et même économiquement peu rentable au regard des besoins de l'industrialisation.*

*Le contexte économique est celui de la première industrialisation stalinienne, financée par les exportations de matières premières — bois, fourrures, lin, pétrole et surtout grain. Malgré la chute mondiale des prix du blé, l'URSS continue d'exporter du grain à des prix de dumping, provoquant une famine monstrueuse en 1932–1933. Des millions de personnes meurent, particulièrement en Ukraine, au Kazakhstan, dans le Caucase et la région de la Volga. Des témoignages décrivent des corps gonflés ou squelettiques, des gens mangeant de l'écorce et de l'herbe, des charniers à Babi Yar. Staline fait voter la "loi des trois épis" punissant de mort ou de dix ans de camp le moindre "vol" de propriété socialiste, parfois quelques pommes de terre ou quelques épis. La famine révèle à Staline l'extraordinaire degré d'épuisement et de passivité de la société, résultat de quinze ans de guerre civile, répressions, dékoulakisation et collectivisation.*

*En parallèle se met en place une hiérarchie matérielle extrêmement dure : systèmes de magasins spéciaux (les "distributeurs"), rations catégorielles pour la nomenklatura, voitures, wagons, sanatoriums réservés, menus luxueux pour les congrès du Parti alors que la population n'a souvent pas de pain. Environ 55 000 familles privilégiées et une partie des ouvriers industriels bénéficient d'un ravitaillement garanti ; les autres se débrouillent comme ils peuvent. Le pouvoir, fondé sur ces privilèges, assure la loyauté des élites et produit une masse d'exécutants prêts à tout, y compris au terrorisme d'État.*

*Staline, qui en 1932 se montre peu en public et part trois mois à Sotchi, manifeste néanmoins un intérêt croissant pour la culture et l'histoire. Il se distancie de Pierre le Grand et valorise Lénine, mais commence à réhabiliter des figures comme Ivan le Terrible, dont il admire l'"oprichtnina" comme instrument de liquidation de l'opposition. Il intervient directement dans les affaires théâtrales : il fait rétablir Les Jours des Tourbine de Boulgakov, pièce qu'il va voir plus de dix fois, y trouvant une sorte de jouissance à contempler des "gens de qualité" déjà brisés par son régime. Ses rencontres avec les écrivains chez Gorki, en 1932, fixent les bases du "réalisme socialiste" et l'image des écrivains comme "ingénieurs des âmes humaines", avec en contrepartie datchas, rations, privilèges.*

Enfin, le texte évoque l'introduction en 1932 de la mention "nationalité" dans les passeports, future arme de déportation et de répression de peuples entiers, ainsi que le suicide de la femme de Staline, Nadejda Allilouïeva, probablement bouleversée par la famine et par les critiques internes du régime. Staline y voit une "trahison". L'ensemble compose le portrait d'un moment où se cristallisent famine, pillage culturel, consolidation de la dictature et soumission progressive de l'intelligentsia.

## Scénario :

### 1932. Joseph Staline

L'année 1932, dans notre histoire, peut à juste titre être considérée comme l'année des musées et des bibliothèques. En 1932, ils bénéficient d'une attention exceptionnelle de la part du pouvoir, et plus précisément d'une attention portée à ce qu'il y a de plus précieux et de plus cher dans nos musées et nos bibliothèques. Cher au sens littéral du mot. 1932 est l'année de la vente record de la culture russe. Les années 1931 et 1933, qui l'encadrent, la complètent avantageusement.

En 1931, le bouquiniste anglais Maurice Ettinghausen arrive en URSS. Le vice-commissaire du peuple au Commerce extérieur lui organise une visite à la Bibliothèque publique de Leningrad. Le bouquiniste remarque une boîte en cuir avec l'étiquette *Codex Sinaiticus*. Pour le vice-commissaire, ce nom ne signifie rien. *Codex Sinaiticus*, ou Codex du Sinaï, est le plus ancien et le plus complet manuscrit grec de la Bible, offert à l'empereur russe Alexandre II par le monastère grec Sainte-Catherine. Le bouquiniste anglais plaisante : « Si Moscou a un jour besoin d'argent, il suffira d'emballer cette boîte et de l'envoyer en petit colis à Londres. »

En 1932, la direction soviétique prend la décision de vendre ce précieux manuscrit. Et commence à marchander. À Londres, un représentant soviétique rencontre Ettinghausen et lui demande : « Est-ce que le Codex du Sinaï peut valoir un million de livres ? » Quelques semaines plus tard, la partie soviétique annonce un prix de 200 000. Puis elle le baisse à 100 000. Le gouvernement britannique se joint à l'achat de ce monument exceptionnel du christianisme. Des consultations ont lieu avec le Premier ministre MacDonald et l'archevêque de Cantorbéry. Le prix de 100 000 livres est accepté. La moitié est fournie par le gouvernement britannique, l'autre moitié est collectée par souscription. La partie soviétique envoie le Codex du Sinaï à Londres avant même le transfert de l'argent.

Le manuscrit arrive par train à Londres le 27 décembre 1933. Il est transporté en taxi jusqu'au British Museum. La place devant le musée est noire de monde. Lorsque Ettinghausen sort du taxi, la Bible dans les bras, tous les hommes retirent leur chapeau.

Les années 1931–1932 sont très fructueuses pour les bibliothèques américaines. Le département des livres rares de la Bibliothèque du Congrès est composé à près de 80 % de livres achetés en URSS. Parmi eux, l'un des premiers livres imprimés russes, *L'Apôtre* de 1564, sorti de l'imprimerie d'Ivan Fedorov. Les livres et manuscrits sont vendus à l'étranger pour une misère. Le *Code* du tsar Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre Ier, est vendu pour 45 dollars. Une collection de lettres de Pierre Ier provenant de la bibliothèque de Nicolas II est vendue pour deux dollars et demi.

En décembre 1931, Staline reçoit au Kremlin l'écrivain allemand Emil Ludwig, auteur de biographies de grandes figures — de Bismarck à Wagner. À la question de Ludwig : « Admettez-vous un parallèle entre vous et Pierre le Grand, vous considérez-vous comme le continuateur de

l'œuvre de Pierre ? », Staline répond : « En aucun cas. Je suis l'élève de Lénine. En ce qui concerne Lénine et Pierre le Grand, ce dernier n'était qu'une goutte dans la mer, tandis que Lénine est tout un océan. » Pour Staline, Pierre Ier est l'homme qui a ouvert les portes de la Russie aux étrangers.

Staline ne tarde pas à manifester activement un nouvel intérêt pour l'histoire. La méthode de classe la plus élémentaire subsiste, mais passe au second plan. Staline se met à s'intéresser à la personnalité dans l'histoire. Plus exactement, à certaines personnalités bien précises. Le premier dans cette série est Ivan le Terrible. En 1937, lors d'une conversation avec l'écrivain Alexeï Tolstoï, Staline déclare : « Le thème d'Ivan le Terrible doit être porté au niveau de l'État. Il faut accorder moins d'attention à la passion des femmes d'Ivan le Terrible. Il faut donner une juste appréciation politique de l'"opritchnina" comme moyen de lutte et de liquidation de l'opposition. »

En 1931–1932, en parallèle avec les bibliothèques, on vide les musées. Les choses se passent ainsi : un certain nombre d'organismes d'État spéciaux sont créés, chargés de la vente systématique d'objets de musée extrêmement précieux, de niveau mondial. Ces organismes s'appellent de diverses façons : *Gosfond*, « Antikvariat », « Mejdounarodnaïa kniga » (« Livre international »). Les employés de ces bureaux se rendent au musée, achètent un billet à la caisse, enfilent les chaussons de feutre du musée et rejoignent un groupe de visite guidée dans les salles. Ils écoutent, regardent, prennent des notes, chuchotent entre eux. Quelques jours plus tard, le musée reçoit un ordre écrit : livrer immédiatement les objets d'exposition suivants.

Jamais aucun musée n'a autant souffert que les musées de Leningrad et de ses environs sous le "jeune" Staline. Il est vrai qu'ils étaient les plus riches, mais il n'y a pas que cela.

Staline a toujours, tout au long de sa vie, éprouvé un sentiment particulier à l'égard de la capitale de l'Empire russe. Au départ, c'est le complexe habituel du provincial face à Pétersbourg. Puis viennent les mauvais souvenirs de Petrograd en octobre 1917. Son rôle, à lui, Staline, au moment du coup d'État, est tout à fait insignifiant. Il ne peut rivaliser avec la gloire d'octobre, pétersbourgeoise, de Trotski. À présent que Trotski a été expulsé du pays, Petrograd, Leningrad, reste pour Staline le rappel permanent que son rôle dans la nouvelle histoire de la Russie est plus que modeste, qu'il n'est pas le père de cette explosion thermonucléaire qui a réduit en miettes la vie d'un grand pays.

Ce n'est qu'en 1934, après le XVIIe congrès du Parti, que Staline cesse de souligner dans les documents sa fonction de « secrétaire général ». Il ne signera plus que « secrétaire du Comité central du VKP(b) Staline ». Il est vrai qu'en 1934, il assumera officiellement une tâche supplémentaire : en tant que secrétaire du Comité central, il supervisera le département de culture et de propagande, le "Kultprop". Jusqu'en 1934, Staline s'occupe de culture non pas par fonction, mais de manière informelle.

Des plans financiers de réalisation des œuvres d'art sont imposés aux musées. Ces plans sont l'expression concrète du mot d'ordre : « Les musées sont un levier de l'industrialisation socialiste. » Comme l'appétit ne cesse de croître et qu'il est fastidieux de sélectionner séparément des objets pour l'exportation, l'idée surgit qu'il serait plus simple de vendre des ensembles muséaux complets.

L'expérience commence avec la vente du palais de la princesse Paley à Tsarskoïe Selo. Tout le décor artistique de la demeure, soit 11 606 pièces uniques, est vendu à l'antiquaire Norman Weiss pour 48 000 livres sterling. Soit 4 livres par objet. L'acheteur précédent proposait 46 000 livres pour le contenu du palais, qui représentait une collection d'art français exceptionnelle. Cette somme n'avait pas satisfait le Commissariat du peuple au Commerce extérieur. 48 000, en revanche, furent

jugés suffisants. En juillet 1929, Weiss met la collection aux enchères à Londres. Les protestations des anciens propriétaires ne parviennent pas à stopper la vente. Ce que Norman Weiss n'achète pas est écoulé sur le marché intérieur. Les objets de musée "superflus", qui ne partent pas à l'exportation, sont souvent vendus à la section de Leningrad de la société par actions « Hôtel ». Les cadeaux de l'émir de Boukhara à Nicolas II — argent et or orientaux — restent longtemps exposés dans le hall de l'hôtel "Evropeïskaïa". Puis disparaissent.

En 1928, le secrétaire de l'Académie des sciences de l'URSS, Sergueï Fedorovitch Oldenbourg, tente de prendre la défense des musées. « On ne peut appeler cela autrement qu'une orgie de ventes », écrit l'académicien Oldenbourg au commissaire du peuple aux Affaires étrangères d'alors, Litvinov. Litvinov est peiné, mais dit qu'il ne peut rien faire. Oldenbourg se rend ensuite chez le secrétaire du présidium du CIK de l'URSS, Enoukidze, puis chez Kalinine. Kalinine lui affirme qu'il est catégoriquement contre, mais qu'il ne sait rien de tout cela, parce qu'il était absent. Et qu'il n'a presque aucune influence.

Entre-temps, le succès de la première vente d'un palais entier enthousiasme les autorités. Un plan concret de vente totale des musées de Pavlovsk, Gatchina, Stroganov et Alexandre est déjà élaboré. Le commissaire du Conseil du travail et de la défense et du Commissariat au Commerce de Leningrad écrit : « Il m'est extrêmement désagréable de prendre quoi que ce soit pour des ventes séparées à Gatchina et au musée Stroganov, car je suppose que nous parviendrons à vendre ces deux musées en entier. Ils devront partir chez nous en Amérique. »

Extrait du journal de Balaïeva, conservatrice du musée de Gatchina : « Je suis couchée, le cœur va mal. On travaille en urgence à la rédaction de la liste d'exportation. » Vient ensuite le tour de Pavlovsk. On le propose pour 40 millions de roubles. Une seule considération sauve ces musées d'une vente à la racine : en Occident pourrait se former une impression défavorable à l'égard de l'URSS du point de vue de l'obtention de nouveaux crédits. En effet, l'ensemble des exportations soviétiques de la première période du premier plan quinquennal ne couvre même pas la moitié des achats d'équipement nécessaires à l'industrialisation.

La dette extérieure augmente et exige de nouveaux crédits. L'exportation soviétique rappelle la situation de la Russie d'avant l'invasion mongole. L'URSS exporte du bois, de la fourrure, du lin et du grain. Certes, aussi du pétrole. Le grain, toutefois, est un cas à part. La crise économique mondiale du début des années 30 fait chuter les prix du blé. Dans ces conditions, l'État soviétique continue d'exporter et de vendre le grain à des prix de dumping, c'est-à-dire en dessous du plus bas. L'exportation obstinée du grain provoque une famine monstrueuse en URSS et se poursuit malgré cette famine. La vente de grain n'apporte qu'un pourcentage dérisoire de devises. Or la moitié du grain exporté en 1932–1933 aurait suffi à nourrir toutes les régions affamées.

Dans une telle situation économique, la direction soviétique ne peut risquer ses crédits occidentaux et doit préserver une certaine respectabilité aux yeux de l'Occident. Cela sauve les musées, mais seulement jusqu'à un certain point. En 1932, du palais Alexandre à Tsarskoïe Selo, on emporte, à la chaîne, caisses et malles remplies d'icônes, de meubles, de costumes de l'aile réservée aux enfants. Le billard d'Alexandre III et celui de Nicolas II sont récupérés pour le Kremlin. Aujourd'hui, dans les salles du palais Alexandre, on voit les décors du film de Gleb Panfilov *Les Romanov. La famille couronnée*, généreusement offerts au musée. Pavlovsk a été vendu à moitié. Les tapisseries uniques du cabinet aux tapisseries se trouvent désormais au musée Paul Getty à Los Angeles. Le mobilier — au musée Calouste Gulbenkian à Lisbonne.

Avec le magnat du pétrole et collectionneur Calouste Gulbenkian, le pouvoir soviétique entretient des relations particulières depuis 1928. Cette année-là, il s'est proposé pour aider l'URSS, qui connaissait de graves difficultés dans le commerce du pétrole. Le Syndicat soviétique du pétrole s'est maintenu sur le marché mondial, et Gulbenkian en a tiré d'énormes dividendes, auxquels s'ajoutait la pleine confiance des autorités soviétiques. À titre personnel, cet homme ne pouvait qu'inspirer de la sympathie à Staline par sa discrétion. En lui vendant des chefs-d'œuvre de musée, on pouvait être sûr de la confidentialité totale de l'opération.

En 1930, Calouste Gulbenkian sent que sa rêve d'acquérir des chefs-d'œuvre de l'Ermitage n'a jamais été aussi proche de se réaliser.

Le 22 février 1931, un ouvrier du nom de Golovanov dépose dans la boîte à suggestions des visiteurs de l'Ermitage, le texte suivant : « Quand un tableau est emporté pour une exposition, il y a toujours un mot de laissé : où, pour quoi faire, et pourquoi il n'est plus là. À présent, le *Pape Innocent X* de Vélasquez a disparu. Où est-il, qu'est-il devenu ? Les guides ne répondent pas. Certains visiteurs disent qu'il a été vendu ! »

L'auteur, l'ouvrier Golovanov, laisse même son adresse : ruelle Tuchkov, 12, appartement 8. Le billet est immédiatement envoyé à l'OGPU avec une lettre d'accompagnement du responsable de la section secrète de l'Ermitage, Koulimanine : « Je vous informe que le tableau de Vélasquez mentionné dans la note a été, sur ordre du gouvernement, retiré de l'exposition et remis au bureau d'État "Antikvariat". »

Aujourd'hui, ce portrait se trouve à Rome, à la galerie Doria Pamphilj.

Le 15 avril 1932, le directeur de l'Ermitage, Legran, reçoit du Commissariat à l'Éducation un document : « Sélectionner d'urgence deux tableaux du peintre Rembrandt : *Le Reniement de Pierre* et *Paysage avec château*. »

Anna Andreïevna Akhmatova écrit alors à son ami, l'historien de l'art Nikolai Khardzhiev : « Chez nous, tout est comme avant, seulement encore pire. Hier, je suis allée à l'Ermitage — un désert. » Anna Akhmatova fréquente l'Ermitage depuis des années, elle a de quoi comparer.

J'ai entre les mains un guide de l'Ermitage publié en 1916. Nous entrons dans la salle de Rembrandt. Le 14 juin 1932, un décret spécial du Politburo n° 104P73/15 est adopté au sujet de la vente de Rembrandt. La salle de Rembrandt compte cinq sections. Jetons un œil au vieux guide. Dans la première section, il manque trois œuvres. Dans la deuxième section était accroché le célèbre *Reniement de saint Pierre*, chef-d'œuvre vendu précisément en application du décret du Politburo. Avec lui a été vendu un portrait du fils du peintre. Aux Pays-Bas, l'acquisition de ces œuvres est naturellement perçue comme un événement national. Le financement de l'achat se fait au moyen d'un emprunt public contracté auprès de la caisse de retraite des fonctionnaires coloniaux néerlandais. Dans la troisième section, quatre œuvres ont été vendues, dont deux sont allées à ce même Calouste Gulbenkian. De la quatrième section, deux autres tableaux sont partis.

Dans le guide de 1916, le *Paysage avec château* de Rembrandt est absent. Son acquisition avait été une réussite extraordinaire de l'Ermitage dans les premières années d'après la Révolution. Il n'existe dans le monde que quinze paysages de Rembrandt. Le nôtre, unique, a été vendu en 1932 par décision du Politburo. Il se trouve aujourd'hui au Louvre. Selon une liste spéciale sont également partis Botticelli, Tiepolo, Raphaël, Rubens. « Je propose de livrer immédiatement le tableau de Giorgione *Judith*. » Signé : le commissaire du peuple à l'Éducation, Boubnov.

Si l'on met de côté l'évidente dimension morale de ces actes, tout l'argent tiré de la vente de ces chefs-d'œuvre ne correspond tout simplement pas aux besoins de l'industrialisation accélérée.

L'arrêt de cette liquidation des collections de musée tient à des raisons purement économiques. Le recours au travail des détenus des camps, après les répressions de masse tout au long des années 30, permet de commencer l'exploitation de nouveaux gisements aurifères et de relancer les anciens. Une nouvelle source d'exportation s'ouvre. Les valeurs artistiques deviennent inutiles, non compétitives, et le pouvoir les oublie.

En janvier 1932, l'appartement du fondateur du Théâtre d'Art, Konstantin Sergueïevitch Stanislavski, reçoit un coup de téléphone. Au bout du fil, le secrétaire du CIK de l'URSS, membre de la commission du Comité central chargée de la supervision du Bolchoï et du Théâtre d'Art, Abel Enoukidze. Enoukidze demande à Stanislavski : « Le théâtre pourrait-il, en un mois, remettre à l'affiche la pièce de Boulgakov *Les Jours des Tourbine* ? » — « Oui, bien sûr », répond Stanislavski. *Les Jours des Tourbine* avaient été interdits à la mi-1929.

Le 28 mars 1930, Boulgakov écrit une lettre au gouvernement de l'URSS, c'est-à-dire à Staline. Boulgakov indique que le héros de sa pièce *Les Jours des Tourbine*, Alexeï Tourbine, est qualifié de « fils de chienne » dans les articles de presse, que sa pièce, selon la critique, « pue », que « ce Boulgakov fouille dans des ordures périmées », que toute la presse de l'URSS démontre que « les œuvres de Boulgakov ne peuvent exister en URSS ». Boulgakov écrit à Staline : « Aujourd'hui, je suis détruit. » Il le prie de l'expulser à l'étranger. Ou de lui donner du travail au Théâtre d'Art. Si ce n'est pas comme metteur en scène, alors comme figurant, si ce n'est pas comme figurant, alors comme machiniste. Six jours après cette lettre de Boulgakov à Staline, Maïakovski se suicide. Le lendemain des funérailles de Maïakovski, Staline téléphone à Boulgakov. Staline lui dit : « Vous demandez à partir à l'étranger ? Quoi, nous vous avons tant que ça fatigué ? » Boulgakov répond qu'il lui semble qu'« un écrivain russe ne peut pas vivre loin de sa patrie ».

— Je le pense aussi, dit Staline. — Où voulez-vous travailler ? Au Théâtre d'Art ?

— Oui, mais on m'a refusé.

— Eh bien, faites une nouvelle demande. Il me semble qu'ils accepteront.

Le lendemain de l'appel de Staline, lorsque Boulgakov se présente au Théâtre d'Art, on l'accueille par : « Mais bien sûr ! Avec plaisir ! »

Après une pause d'un an et demi, sur l'ordre de Staline, *Les Jours des Tourbine* sont remis à l'affiche au Théâtre d'Art. Le jour de la première, la rue devant le théâtre est noire de monde. On cherche des billets dès le début de la rue Tverskaïa. Cette même année 1932, la rue Tverskaïa est rebaptisée rue Gorki. Ce sera fait sur instruction personnelle de Staline et du vivant de Gorki. Au même moment, le Théâtre d'Art, né sous le nom de Tchekhov, reçoit le nom de Gorki.

Staline va voir *Les Jours des Tourbine* 15 fois, selon d'autres sources 17 fois. Parfois seul. Parfois accompagné à la loge de Vorochilov, Kaganovitch, Kirov. Kirov sera avec Staline aux *Tourbine* le 29 novembre 1934, deux jours avant sa mort. En 1932, on remarque aux côtés de Staline, à la pièce de Boulgakov, une dame d'un certain âge. C'est Lioudmila Nikolaïevna Stal, membre du Parti depuis 1898, vieille connaissance de Staline par le travail clandestin. Selon une version, c'est précisément cette fille de fabricant et révolutionnaire, la citoyenne Stal, de sept ans l'aînée de Iossif Djougachvili, qui lui aurait inspiré en 1912 son pseudonyme de Staline, sous lequel il est entré dans l'histoire.

Selon une autre version, Lioudmila Stal aurait présenté un jour à Staline une femme que lui rappellera par la suite l'Elena Vassilievna Tourbine aux cheveux roux de Boulgakov. Mais il est peu probable que ce soit là la raison des nombreuses visites de Staline aux *Jours des Tourbine*. Il vient là pour autre chose. C'est au théâtre, en regardant ces personnages de Boulgakov, des intellectuels honnêtes et naïfs, que Staline éprouve, soir après soir, la satisfaction la plus profonde à l'idée qu'eux, ces êtres si "nobles d'esprit", ont été exterminés, détruits à jamais. À chaque fois, dans l'ombre de la loge du Théâtre d'Art, il triomphe de ces gens dont, en 1932, il ne reste déjà presque plus trace, même dans les camps. Les derniers de ces Tourbine, à l'époque où il s'assied au théâtre, sont déjà sur le chantier du canal de la mer Blanche. Et là-bas, sur tout le chantier, les haut-parleurs répètent jour et nuit : « Le canal est construit à l'initiative et selon le plan du camarade Staline ! » Ces Tourbine-là abattent la forêt sans scies ni haches. On ne distribue ni scies ni haches. On attache des cordes aux arbres, et des brigades les tirent — les balancent dans tous les sens, puis les renversent.

Ainsi, la remise à l'affiche des *Jours des Tourbine* au Théâtre d'Art n'est ni un signe d'attention envers Boulgakov, ni un caprice de Staline. Au théâtre, il ne se détourne pas de son travail.

En 1926, lors de la première de la pièce de Boulgakov, beaucoup d'anciens officiers tsaristes passés au service de l'Armée rouge pleuraient quand retentissait sur scène l'ancien hymne russe. Sur ordre de Staline, tous ceux qui avaient exprimé leurs émotions au théâtre furent inscrits nommément sur des listes pour l'OGPU.

Entre Staline et Boulgakov existe une longue histoire de relations.

Au milieu des années 20, Staline et Boulgakov courtisent la même femme — Olga Sergueïevna Bokchanskaïa. Elle est la secrétaire particulière du directeur du Théâtre d'Art, Nemirovitch-Danchenko, excellente sténotypiste et personne parfaitement au fait de la vie du théâtre. Elle est l'épouse de l'acteur du Théâtre d'Art, Evgueni Kaloujski. Celui-ci est collaborateur officieux de l'OGPU et du NKVD. En 1936, après un article dans *La Pravda* interdisant la pièce de Boulgakov *Molière*, Kaloujski écrira dans un rapport au NKVD : « Boulgakov demande tout le temps : "Est-ce vraiment une mauvaise pièce ?" Quand ma femme lui a dit que, par bonheur pour lui, les critiques évitaient d'aborder le sens politique de sa pièce, il a demandé avec une naïveté feinte : "Mais y a-t-il un sens politique dans *Molière* ?" »

La femme de Kaloujski, Olga Sergueïevna Bokchanskaïa, est la sœur cadette d'Elena Sergueïevna, que Boulgakov épousera plus tard, et avec laquelle il vivra ses dernières années, les plus douloureuses.

Staline regarde, depuis sa loge, la scène du Théâtre d'Art. Bien sûr, l'indépendance de Boulgakov avec ses Tourbine, en 1932, fait impression, ne peut pas ne pas en faire. Elena Sergueïevna Boulgakova se souviendra : « Staline a dit à Khmelev, qui jouait Alexei Tourbine : "Vous jouez bien. Il m'arrive même de rêver à vos moustaches noires, je n'arrive pas à les oublier." » Sans ces Tourbine, on s'ennuie. Mais sans eux, tout va comme il faut.

1923.XIIe congrès. Dans le compte rendu sténographique, l'entrée de Staline à la tribune n'est pas saluée. Après son rapport, quelques applaudissements.

1924.XIIIe congrès. Après le rapport de Staline, de longs applaudissements, qui se transforment en ovation.

- 1925.XIVe congrès. Rapport politique de Staline. Applaudissements nourris et prolongés, se transformant en ovation. Tout le monde se lève.
- 1926.XVe congrès. — Applaudissements nourris et prolongés. Ovation de toute la salle. Cris de « Hourra ! ». Il faut noter qu'au même congrès, Boukharine et Rykov sont accueillis de la même manière.
- 1927.XVIe congrès. Rapport politique de Staline. Applaudissements nourris et prolongés, se transformant en ovation longue et bruyante. Cris de « Hourra ! ». Le congrès, debout, salue le camarade Staline.
- 1928.XVIIe congrès. Le « congrès des vainqueurs ». Toute la salle se lève. Applaudissements nourris et prolongés, se transformant en ovation longue. Exclamations : « Hourra ! Vive notre Staline ! ».
- 1929.XVIIIe congrès. Le congrès, debout, accueille le camarade Staline par une ovation enthousiaste. Dans toutes les langues des peuples de la grande Union soviétique retentissent les cris : « Vive le camarade Staline ! Hourra ! Au chef, au maître et à l'ami, le camarade Staline — hourra ! Vive notre cher, notre bien-aimé Staline ! » La sonnerie du président se perd dans la tempête d'applaudissements.

En 1932, Staline ne fait pas de grandes déclarations publiques. Au début de l'année, il assiste à la 17e conférence du Parti, mais n'y prend pas la parole. Aux deux plénums de 1932, il ne monte pas à la tribune. Il se contente de répliques lâchées depuis sa place. Des rumeurs circulent sur sa maladie. À un représentant de l'agence Associated Press qui l'interroge sur sa santé, Staline répond : « Aussi triste que ce soit, on ne peut rien contre les faits. Je suis en bonne santé. » Après cela, Staline part en vacances pour trois mois dans le sud, à Sotchi.

Il s'y rend accompagné de Karl Pauker. Karl Pauker est passé du métier de coiffeur à Lviv à celui de chef du département opérationnel de la Tchéka-OGPU-NKVD. Ce département est chargé de la protection des dirigeants du Parti et du gouvernement, ainsi que des perquisitions, arrestations et surveillances. Pauker est également président de la société « Ami des Enfants » auprès de l'OGPU-NKVD, et vice-président de la société sportive « Dynamo ». Longtemps, Pauker est un homme très proche de Staline. Il sera fusillé en 1937. En 1932, il accompagne Staline dans le sud. L'année précédente, en 1931, Moscou a vu la démolition de la cathédrale du Christ-Sauveur, construite par souscription nationale en mémoire de la victoire dans la guerre patriotique de 1812. Et c'est dans le sud, en 1932, que Staline s'occupe du projet du Palais des Soviets, qui doit être édifié à l'emplacement de la cathédrale. Staline préfère la variante proposée par Boris Iofan. Il écrit à Moscou à Vorochilov, Molotov et Kaganovitch : « Il faudrait obliger Iofan à coiffer le sommet du Palais d'une haute colonne. Si l'on ne peut pas élever la colonne au-dessus du "Palais", on la placera à côté. Si possible, de la hauteur de la tour Eiffel ou un peu plus. » À ce même moment, pendant ses vacances, Staline écrit de sa propre main le décret « Sur la protection de la propriété des entreprises d'État, des kolkhozes et des coopératives et sur le renforcement de la propriété publique (socialiste) ».

Le 7 août, le CIK et le Conseil des commissaires du peuple approuvent le décret rédigé par Staline. Le vol de la propriété d'État et kolkhozienne est passible de la peine de mort, qui, en présence de circonstances atténuantes, peut être remplacée par une peine d'au moins 10 ans de camp avec confiscation des biens. Dans l'histoire, cette loi est passée sous le nom de « loi des trois épis ». Le vol de la propriété socialiste commence, au sens littéral, avec deux pommes de terre ou quelques

épis. La loi est adoptée ni plus tôt ni plus tard qu'au plus fort de la famine la plus terrible de l'histoire du pays, provoquée par le pouvoir.

Au début de 1932, un des « vingt-cinq mille » ouvriers du Parti — ces plus de vingt-cinq mille militants envoyés en renfort à l'OGPU pour organiser les kolkhozes — rentre dans son village de l'Oural, voir ses parents, après un séjour dans la région de la Volga. Il trouve chez lui un village misérable, affamé, et se met à rassurer les paysans : « Comment ça, vous appelez ça la faim ? disait-il. Vous n'avez même pas encore mangé de chair d'enfant. » La famine atteindra toute sa puissance, jusqu'au cannibalisme, à l'automne et à l'hiver 1932–1933, au moment même où l'on dresse le bilan du premier plan quinquennal.

La situation est la plus terrible en Ukraine, dans le Nord Caucase, dans le Kouban, dans la région de la Volga, au sud de l'Oural et au Kazakhstan. Exceptions faites du Kazakhstan, où la famine est provoquée par la réquisition du bétail, toutes les autres régions sont d'actifs producteurs de blé. Le blé y est entièrement réquisitionné et envoyé à l'exportation. Selon différentes estimations, le pays perd, en deux ans de famine, de 5 à 7 millions de personnes.

« Sur la place du bourg, près de l'arrêt d'autobus, dans le square, juste sur les allées battues, sur l'herbe poussiéreuse, gisaient ceux qu'on ne tenait déjà plus pour des humains. Certains n'étaient que des squelettes recouverts d'une peau sombre et ridée, des squelettes aux yeux immenses, doux et brillants.

D'autres, au contraire, étaient gonflés à bloc — la peau bleuissante, tellement elle était tendue, prête à éclater. Eux aussi ne se comportaient pas comme des humains.

L'un rongeaït distraïtement l'écorce d'un tronc de bouleau.

Un autre s'était répandu sur le sol comme une gelée, ne bougeait plus, et ne faisait que gargouiller des entrailles.

Un autre encore enfournait dans sa bouche des immondices ramassés à terre. Ceux qui ressemblaient le plus à des humains étaient déjà morts.

Mais avant de mourir, tel ou tel de ceux qui rongeaïent l'écorce et mâchaïent les ordures se rebiffait tout à coup — se dressait de toute sa hauteur, enserrait le tronc du bouleau, s'y collait la joue, ouvrait la bouche, sans doute pour crier une malédiction foudroyante, mais il n'en sortait qu'un râle, des bulles d'écume. Le révolté glissait le long du tronc et s'immobilisait pour toujours.

Autour, la vie suivait son cours. Les gens se hâtaient d'aller travailler. »

Ainsi écrit l'écrivain Vladimir Tendriakov, se souvenant de ce qu'il a vu enfant.

Ceux qui ont survécu à cette famine disaient : « La faim, c'est pire que la guerre. »

Extrait de souvenirs : « À Kiev, on transportait les morts de faim au ravin de Babi Yar pour les y enterrer. On y amenait aussi des semi-vivants, qui y mouraient. » Les enterrements des victimes de la famine organisée sont la première fosse commune de Babi Yar.

La seconde apparaîtra huit ans plus tard, en septembre 1941, lorsque les nazis exécuteront en masse la population juive du Kiev occupé.

En 1932, une loi du 27 décembre introduit dans les passeports soviétiques la rubrique « nationalité ». Dans un avenir proche, ce sera un instrument extrêmement pratique aux mains de Staline pour monter les peuples les uns contre les autres et pour déporter des peuples entiers sous l'accusation de trahison envers le régime soviétique. La nationalité des citoyens tombe sous contrôle de l'État en

URSS avant même que Hitler, avec l'idée nazie de supériorité raciale, n'arrive au pouvoir en Allemagne.

En 1932, Gorki revient une fois de plus d'Italie à Moscou. Lors de son précédent séjour, on lui avait attribué l'ancienne maison de l'industriel russe Stepan Pavlovitch Riabouchinski. En octobre 1932, Staline se rend deux fois chez Gorki en l'espace d'une semaine. Le 20 octobre, a lieu la rencontre de Staline et des membres du Politburo avec les écrivains communistes. Assis à table, Staline explique ce qu'est la méthode du réalisme socialiste en littérature et comment l'appliquer.

Staline est sténographié par l'écrivain Féokist Berezovski, membre du Parti depuis 1905. Lors de la formation du comité d'organisation de l'Union des écrivains soviétiques, Staline rayera le nom de Cholohov de la liste, mais y laissera celui de Berezovski. À table, chez Gorki, Staline dit : « Se multiplie une mer d'écrivains sans parti, mais personne ne les dirige, personne ne les aide, ils sont livrés à eux-mêmes. À une époque, moi aussi j'étais sans parti, et je ne comprenais pas grand-chose. Mais les camarades plus âgés ne m'ont pas repoussé, ils m'ont appris à maîtriser la méthode dialectique. »

Le cadre informel de la rencontre, les références à sa propre expérience montre à quel point Staline se préoccupe de ses relations avec l'intelligentsia.

La préparation d'artillerie, dans le milieu de l'intelligentsia, Staline la mène lui-même. Ce qui signifie qu'il va avoir, dans un avenir proche, désespérément besoin de soutien de ce côté-là. Cette fameuse intelligentsia russe qui explique et approuve les actions du chef est un résultat qu'il vaut la peine de travailler à obtenir.

Le 26 octobre 1932, toujours chez Gorki, a lieu une autre rencontre. Cette fois, écrivains communistes et non communistes sont réunis. Vorochilov, Molotov, Kaganovitch, Staline. Lors de la première réunion, Kaganovitch était remplacé par Boukharine. Les écrivains invités à la deuxième réunion reçoivent un appel téléphonique, une invitation, le lieu et l'heure, assortis de la demande de garder le secret. Cela crée un sentiment d'élection. Cholohov, Fadeïev, Kataïev, Seïfullina, Vsevolod Ivanov, Lev Nikouline, Mikhaïl Koltsov. En tout, une cinquantaine de personnes. C'est lors de cette rencontre que Staline qualifie les écrivains d'« ingénieurs des âmes humaines ».

Les rencontres de Staline avec les écrivains sont accompagnées d'excellents mets et boissons. Le poète Vladimir Lougovskoï porte un toast à la santé du camarade Staline. L'écrivain George Nikiforov, un peu ivre, se lève et s'écrie à pleine voix : « Ras-le-bol. Un million cent quarante-sept mille fois, on a bu à la santé du camarade Staline. Ça doit bien finir par l'agacer aussi, de l'entendre. » Staline se lève, tend sa main au-dessus de la table vers Nikiforov, lui serre le bout des doigts et lui dit : « Merci, Nikiforov. C'est vrai. Ras-le-bol. » En 1937, George Nikiforov sera fusillé. En 1932, chez Gorki, on fait du bruit même pendant l'intervention de Staline, on trinque, on se dispute avec lui, on chante, on règle des problèmes domestiques. Assis à table chez Gorki, Staline lui-même soulève la question des conditions de vie des écrivains et promet d'y pourvoir. Il sait ce qu'il fait. Quatre-vingts pour cent des lettres qu'il reçoit des gens de la culture proviennent de la nomenklatura littéraire. Le haut état-major littéraire soviétique demande des éditions complètes de ses œuvres, des congés de création, des cures en sanatorium, des datchas et des rations.

Staline accède à leurs demandes. La peur pour sa propre vie, sur fond de terreur, et l'aspiration au bien-être matériel, sur fond de famine, sont plus fortes que n'importe quelle idéologie. La tâche du pouvoir est de construire une hiérarchie claire, une échelle rigide pour la couche privilégiée.

D'indiquer les moyens de monter d'un échelon. Cette tâche, le pouvoir dirigé par Staline l'a accomplie avec brio, pour toute la durée de l'URSS. De plus, le système fondé sur les privilèges est, à sa manière, même démocratique. En ce sens qu'une obéissance absolue et une exécution sans réfléchir permettent réellement à un homme venu d'en bas de parvenir au pouvoir. Pour lui, le pouvoir est toujours indissolublement lié aux privilèges matériels.

C'est pourquoi la vie particulière, séparée du pays affamé, de la haute nomenklatura du Parti et de l'État est perçue par la population comme allant de soi. Marx a dit : « La bureaucratie a l'État en sa possession. C'est sa propriété privée. » Quand on possède l'État tout entier, jusqu'aux entrailles, on peut se promener dans une modeste vareuse.

La famine, résultat attendu d'une industrialisation et d'une collectivisation aventuristes, et, en ce sens, planifiée, ouvre devant le pouvoir des perspectives dont il ne se doutait pas. Même si, au début de 1932, ces perspectives sont encore incertaines. Le séjour de trois mois de Staline dans le sud à l'été 1932 est une panique comparable à celle qui le saisira à l'automne 1941, lorsque les nazis seront aux portes de Moscou. En 1932 comme en 1941, la raison de la panique est la même : la peur pour son pouvoir et pour sa vie. C'est un état de panique extrême. À l'été 1932, conscient que le pays entre dans une famine atroce, il attend une explosion sociale. La loi stalinienne « des trois épis » est un jeu de terreur né de sa propre épouvante. C'est pourquoi, au début de l'automne 1932, de retour du sud, Staline se précipite dans une direction tout à fait inhabituelle pour lui — il se tourne vers l'intelligentsia comme vers une nouvelle Cendrillon soviétique, qui peut accomplir pour sa marâtre l'impossible : la justifier de tous ses crimes.

Les 19 et 22 novembre 1932, un candidat au Comité central du VKP(b), Saveliev, adresse deux lettres à Staline. Saveliev écrit que le membre du Parti Nikolsky a eu une conversation avec le commissaire du peuple au Ravitaillement de la RSFSR, Eïsmont. Or Nikolsky a demandé à Saveliev d'informer Staline de ce que pense Eïsmont. Eïsmont disait à Nikolsky que la situation économique et politique actuelle mène le pays dans une impasse, que Staline conduira à des soulèvements paysans. La vie montrera que le commissaire du peuple au Ravitaillement Eïsmont s'est trompé. Ni en 1932 ni en 1933, malgré la famine la plus terrible, il n'y a de mouvements paysans ou ouvriers d'ampleur. Quinze années d'après-révolution, avec la guerre civile, les répressions, la dékoulakisation et la collectivisation de la campagne, débouchent en 1932 sur un résultat : un épuisement social profond, une fatigue nationale qui se traduit par l'absence totale de résistance de la population aux actions du pouvoir.

Extrait d'une lettre des participants au Ve congrès all-union des travailleurs de l'ingénierie, qui s'est tenu à Moscou fin novembre 1932. Elle est adressée au président du gouvernement, Molotov :

« Citoyen Molotov !!!!

Nous t'avons écouté bien conscients qu'on ne défonce pas un mur avec son front. Nous t'applaudissions en te haïssant au fond de nous et en te couvrant de malédictions en pensée. Un peuple ruiné, affamé n'est pas capable de soulèvement de masse. Que le diable en personne vienne — pourvu qu'il y ait du pain et des pommes de terre. »

Staline ne découvrira qu'au printemps 1933 que tout sera calme et que tout lui passera.

Ce printemps-là, on l'attend dans les campagnes soviétiques comme jamais. L'ortie a poussé. Les gens se sont jetés dessus pour la manger. Et sur d'autres herbes des champs. Souvenir : « Le petit voisin, Petia, est mort dans la rue : il mangeait de l'herbe, et il est mort comme ça, avec l'herbe dans la bouche. » Quand les gens se mirent silencieusement à manger de l'herbe, Staline vit les vrais

résultats des quinze années d'après-révolution. Une docilité de la société dont il n'aurait même pas rêvé. Impossible de ne pas en profiter.

Dès 1931, une série de décrets définit le ravitaillement des responsables de l'appareil central du Parti et de l'État. Conformément à ces textes, se met en place un réseau de distributeurs fermés pour approvisionner ces fonctionnaires. Les principaux distributeurs se trouvent dans la « Maison sur le quai », dans la ruelle Komsomolski et dans la rue Granovski. La ration de la catégorie la plus élevée va sous le sigle A. Par exemple, pour les secrétaires du Comité central du VKP(b) et du Comité central du Komsomol, pour les membres du gouvernement, les hauts dirigeants syndicaux. La liste est longue. Plus les familles de tous ceux qui viennent d'être cités.

Les employés des organismes centraux de rang inférieur, les rédacteurs des journaux centraux reçoivent des rations de catégorie B.

Les vêtements et les chaussures sont confectionnés dans des ateliers spéciaux. Les bons de confection sont attribués en fonction du poste occupé. Savon et linge aussi sont distribués par bons.

Le haut commandement militaire est naturellement sur ravitaillement spécial. L'élite scientifique est attachée aux distributeurs non selon le critère de qualification scientifique, mais selon le poste occupé. À partir de 1936, la liste des cadres scientifiques les plus précieux est approuvée au Comité central du VKP(b). Ce système est étendu à l'intelligentsia artistique.

À l'automne 1932, au plus fort de la famine, au distributeur de la « Maison sur le quai », un fonctionnaire reçoit par mois 4 kilos de viande, 8 kilos de poisson, 4 kilos de charcuterie, 3 kilos de sucre, 1 kilo de caviar. La volaille, les produits laitiers, les légumes, les fruits et les confiseries sont vendus sans restriction.

À cela s'ajoute un système spécial de « restauration collective » — les cantines spéciales. Les sanatoriums sont également distincts. Il existe une énorme différence entre les normes alimentaires des sanatoriums pour la nomenclature et celles des sanatoriums ordinaires. Ce que nous voyons dans le film *Mon amour* avec Lydia Smirnova n'aurait pu être qu'un sanatorium spécial. En 1932, dans les sanatoriums ordinaires de Crimée, on distribue seulement 600 grammes de pain par jour. Rien de plus. Pour les cadres du Parti et de l'État, transports gratuits et voitures spéciales avec repas spéciaux. En 1932, au comble de la famine, le menu de ces wagons comprend fromage suisse, viande, gibier, caviar, chocolat, fruits, cigarettes importées.

Le système des privilèges alimentaires est clair, simple et efficace. Il couvre 55 000 familles. En dehors d'elles, 14 millions d'ouvriers de l'industrie reçoivent une ration garantie — les ouvriers des plus grandes entreprises stratégiques. Pour eux, les normes de ravitaillement seront réduites de moitié vers la fin de 1932. Les membres de leur famille ne sont pas pris en charge. Les ouvriers des autres entreprises se débrouillent comme ils peuvent. Les enseignants, médecins, employés de bureau, étudiants n'ont même pas le pain assuré. Moins de 20 % de la population reçoit une ration d'État. Il va de soi que cette ration est payante.

En septembre 1932, en pleine famine, pour nourrir les délégués au plénum du Comité central du VKP(b), on requiert, pour 15 jours, un assortiment de 93 produits. À savoir : 10 tonnes de produits carnés (viande, charcuterie, poitrine, jambon, poulets, oies, canards), 4 tonnes de produits de la pêche (sandre, esturgeon, sevruga), 300 kilos de caviar, 600 kilos de fromage, ainsi que légumes, fruits, baies, champignons. Des fonds sont débloqués pour l'approvisionnement des délégués pendant leur voyage retour.

C'est sur une inégalité matérielle féroce que repose le système répressif stalinien. Le système des "cadeaux" dans un pays misérable assure la fidélité au chef, corrompt et alimente sans cesse les rangs des gens prêts à tout, jusqu'au terrorisme. Il faudra jongler avec les exécutants du terrorisme, entre autres, parce qu'il est tout simplement impossible de nourrir tous les candidats à la fois.

À l'automne 1932, la femme de Staline, Nadejda Allilouïeva, se rend à Kharkov chez sa sœur Anna. Anna est l'épouse de Stanislav Redens, qui dirige le GPU d'Ukraine. Kharkov, alors capitale de l'Ukraine, est la troisième ville, après Moscou et Leningrad, où circule activement de main en main un manifeste ouvertement antistalinien, rédigé par l'ancien secrétaire du Comité de district Krasnopresnenski de Moscou, Martimian Rioutine. Chez les Redens, on ne peut pas ne pas en parler. On a des informations selon lesquelles la femme de Staline a lu ce texte. Les informations sur la famine en Ukraine arrivent d'abord chez Redens. Trotski écrit que la mère de Nadejda Allilouïeva lui a parlé de la situation catastrophique dans les campagnes. Allilouïeva a essayé d'en discuter avec Staline.

Le 8 novembre 1932, après un banquet dédié au 15e anniversaire de la Révolution, Nadejda Allilouïeva se tire une balle dans la tête. C'est un cas exceptionnel, isolé, d'expression d'un désaccord personnel avec Staline. Après le suicide de sa femme, Staline dira : « Elle m'a trahi. » La sœur de Nadejda, Anna, recevra, en 1948, seize ans plus tard, dix ans de camp.